Document generated on 07/01/2025 3:28 a.m.

Brèves littéraires

Un, deux, trois... tu mourras...

Danielle Kerdevez

Number 55, Spring 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5053ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kerdevez, D. (2000). Un, deux, trois... tu mourras.... *Brèves littéraires*, (55), 124–127.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DANIELLE KERDEVEZ

Un, deux, trois... tu mourras...

Papa agonise. Visage livide. Mains contractées. Bras et jambes rigides. Des petites taches brunes sur sa peau. Son corps semé d'indices de mort. Un cancer sournois s'est infiltré. Des cellules folles tapissent ses organes vitaux. Sa maigreur me donne des frissons nauséeux. Sa chair ballotte au moindre mouvement.

Ma présence, souvent silencieuse, l'apaise. Il n'y a rien à dire. Les fâcheries, comme dit mon père, disparaissent au profit de l'instant présent. Être là, simplement. Au fil des dernières semaines, les petits gestes qui comptent : raser son visage, le coiffer, nettoyer son dentier, éponger sa sueur, tenir sa main.

Papa ne veut pas d'embaumement et désire être mis en terre rapidement. Se faire vider de son sang, vidanger ses cavités thoracique et abdominale, boucher ses orifices, coudre ses lèvres, coller ses paupières, très peu pour lui ! Devant tous ses enfants, il a déclaré : « Si vous êtes pas capables de r'garder la mort en face, fermez l'cercueil. J'veux pas être fardé comme une putain pour faire croire que chuis pas en train d'pourrir. »

Sous la tente à oxygène, il étouffe. Un râle affreux ratisse sa gorge. Sa respiration s'est interrompue. L'infirmière accourt. Non, pas de réanimation. Je refuse qu'elle ferme les rideaux. Que le soleil danse une dernière fois sur sa peau éteinte ! Je suis seul avec le corps d'un vieillard. Je le regarde pour la dernière fois.

Les sillons de son front, creusés plus profondément sous la souffrance. Sous les paupières, closes après la mort, j'ai vu ses yeux révulsés dans leurs orbites profondes. Les tempes mouchetées de taches de vieillesse, enfoncées. Les lèvres amincies pendent. Un menton parcheminé et rabougri s'accroche à sa mâchoire retombante. Sa bouche bée d'effroi. Aucune sérénité dans ce visage de mort.

Le personnel diligent me prie de sortir. Éviter aux proches les souillures de la mort. Pour l'avoir lu, je sais que les sphincters de papa se vident. De l'urine, de la merde, peut-être même du sperme, sont évacués de ses orifices. Avec quelques pets putrides en supplément sous la contraction des intestins.

Ma sœur me rejoint, désolée de n'avoir pas été là au dernier moment. Elle pleure violemment. Figé, je suis incapable de poser un geste de consolation. Mon frère surgit au bout du couloir et elle fuit dans ses bras réconfortants. Nous retournons auprès de notre père, maintenant propre. Les poils de barbe hérissés donnent l'illusion de la pousse. Comme le faisaient les croque-morts au Moyen Âge, j'aurais envie de lui croquer un doigt, pour me convaincre de son trépas.

Ou encore, lui chatouiller les narines avec une plume dans l'espoir qu'il éternue. À vos souhaits, papa !

Avant qu'il n'arrête de respirer, ses mains avaient déjà commencé à mourir. Elles étaient d'un blanc sinistre, glacées. Le froid envahit maintenant ses chairs molles. Ma sœur embrasse son front, touche sa main. Dans les yeux de mon frère, je lis la crainte et le dégoût. Il pose brièvement un regard sur notre père et s'empresse de réconforter notre sœur, rôle dans lequel il excelle. Ils partent. Pendant que les employés de la morgue ensachent et zippent, je regarde les arbres, brasier automnal sous les accolades du soleil. Je quitte la chambre à l'odeur fade.

À l'air vif, je marche comme un automate. Dans la voiture, j'appuie ma tête sur le volant et les larmes libératrices... refusent de couler. Les yeux clos, je ne peux m'empêcher de penser à ce qu'il adviendra de mon père. D'abord, son corps se refroidit. D'ici douze heures, morceau par morceau, il deviendra rigide. Après deux ou trois jours, son corps se ramollira. La putréfaction aura commencé.

La terre humide du cimetière fera son œuvre de destruction. Le corps de papa gonflera, surtout les paupières, les lèvres, l'abdomen et le scrotum. De ses orifices, nez, bouche, anus, oreilles, des rigoles brunes fétides s'écouleront. Des gaz vont se former qui pourraient faire éclater le cercueil. Ses chairs deviendront des monceaux putrides qui s'écouleront en bouillies pestilentielles. Des monticules de liquide organique feront éclater sa peau. Son ventre crèvera.

Son cerveau, pâte grise coulante. Ses poumons, magma brun et spongieux, se caleront avec aisance dans les vertèbres. Son cœur s'amincira et se comprimera. L'ennemi attaquera.

À l'intérieur du corps, les bactéries. À l'extérieur, des hordes ininterrompues : coléoptères, diptères, nématodes, acariens, myriapodes, collemboles. Leur action concertée viendra à bout de mon père cadavre en quelques mois. Après quelques années, son squelette reposera avec ligaments, dents et cheveux. Papa recyclé. Les cimetières, d'énormes bacs verts !

J'ouvre les yeux. Le soleil éclate dans mes pupilles. J'exhale un long soupir. La vie est belle, pourtant !